

PAUL.—De math...

TANTE CHRISTINE.—Pauvre petit ? Tu n'y comprends rien, je suis sûre ? Ça t'ennuie ?

PAUL.—Non, parce que je n'écoute pas, je fais autre chose.

TANTE CHRISTINE.—Qu'est-ce que tu fais donc ?

PAUL.—Je lis des bouquins.

TANTE CHRISTINE.—Comment ?

PAUL.—Sur mes genoux, au-dessous de mon pupitre. Le professeur est un imbécile, il ne s'aperçoit jamais de rien.

TANTE CHRISTINE.—Mais c'est très laid. Et que lis tu ? Je parie que tu étais justement en train de lire quelque chose, quand on t'a appelé !

PAUL.—Oui.

TANTE CHRISTINE.—Tu vois que je devine ! Et c'est pour ça que tu es tout drôle avec moi. Dis-moi ce que tu lisais ?

PAUL.—Vous ne le répérez pas à la maison ?

TANTE CHRISTINE.—Es-tu bête !

PAUL.—Les *Trois mousquetaires*, j'en suis à quand Planchet...

TANTE CHRISTINE.—Ne me raconte pas. J'ai lu ça aussi, dans mon temps. Alors, je vois que je te pèse, et que tu voudrais bien que je sois parti pour continuer tes mousquetons de mousquetaires ?

PAUL.—Oh ! ma tante ! Pouvez-vous dire ! Tout à l'heure. Mais tout de suite.

TANTE CHRISTINE.—Tu m'accordes cinq minutes ! Tu es encore bien gentil. Tiens, j'oubliais (*Elle lui donne un petit paquet qui était sur ses genoux.*) Ce sont des caramels. Ils viennent de chez Gaucher. Quand tu avais cinq ans tu les adorais. Te rappelles-tu les caramels, au moins ?

PAUL.—Oui. Très bien.

TANTE CHRISTINE.—C'est toujours ça. Le cœur n'est pas loin de l'estomac. Il y en a deux boîtes, une au chocolat...

PAUL.—Les mous ? Ceux qui collent dans la bouche ? Oh !

TANTE CHRISTINE.—Oui, précisément. Et puis l'autre, où j'en ai fait mettre d'assortis.

PAUL.—Merci, ma tante. Vous êtes très chic

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU—(Suite)



III

Paddy.—Vous n'avez pas vu passer un homme qui courait, ma brave femme ?

Grippemonnaie.—Un homme qui courait ? un petit, maigre ?

Paddy.—Oui, c'est ça !

Grippemonnaie.—Il vient de tourner le coin, là, il y a une minute.

TANTE CHRISTINE.—Voilà. Donnes-en à tes petits camarades et ne mange pas les deux écus à toi tout seul. Ça te rendrait malade.

PAUL.—Non !

TANTE CHRISTINE.—Raconte-moi un peu, à présent ? Réveille-toi. Dis-moi ton genre de vie... Tout enfin. Tes places ? Les compositions ?

PAUL.—Euh ?

TANTE CHRISTINE.—Y a-t-il longtemps que tu n'as pas été le premier ?

PAUL.—Oh !

TANTE CHRISTINE.—Combien ?

PAUL.—Jamais.—Je n'ai jamais été le premier.

TANTE CHRISTINE.—Et dernier ?

PAUL.—Bien souvent.

TANTE CHRISTINE.—Mais il faut travailler, mon petit. Si tu ne travailles pas, tu n'arriveras à rien.

PAUL.—Bah ! papa est calé.

TANTE CHRISTINE.—Il est calé parce qu'il a travaillé.

PAUL.—Ah ! j'entends la cloche !

TANTE CHRISTINE, inquiète.—Oui. Ça n'est pas pour toi.

PAUL.—Si, ma pauvre tante. Il va falloir que je vous quitte.

TANTE CHRISTINE.—Sitôt ! Mais il n'y a pas cinq minutes que tu es là ?

PAUL.—C'est vrai... Qu'est-ce que vous voulez ! C'est le règlement.

TANTE CHRISTINE, abattue.—Al-lons ! puisque c'est le règlement. M'aimas-tu un peu, au moins ?

PAUL.—Oh ! très fort, ma tante.

TANTE CHRISTINE.—Oui... Oui... Surtout quand je m'en vais, n'est-ce pas ? Tu as l'air tout joyeux depuis ta vilaine cloche. Moi pas, j'ai le cœur bien gros. Enfin... puisque c'est le règlement !... Adieu, alors ! Et puis, prends cette pièce de cinq francs en or.

PAUL, impatient de filer.—Merci.—Vous me gênez. Au revoir...

TANTE CHRISTINE.—Non. Adieu. A mon âge !... c'est plus prudent. (*Elle l'embrasse avec effusion.*) Là. C'est ça.

A la bonne heure. Pense à moi quand je n'y serai plus. Rappelle-toi plus tard ma dernière visite... (*Elle retient mal quelques larmes.*) Que ta pauvre tante est venue exprès d'Angers... là... adieu ! (*Le rappelant*) Plus qu'une fois ! (*Elle le serre fort, fort, contre sa vieille figure. Puis, parlant pour dire quelque chose.*) Et c'est une classe de quoi à présent, où tu cours si vite ?

PAUL.—C'est pas une classe, ma tante, c'est la récréation !

(*Il s'échappe en courant et disparaît. Elle demeure saisie à ces mots, prête à éclater en pleurs dans le parloir désert, mais elle se contient et songe avec un attendrissement blessé :*

“ Pauvre petit méchant ! C'est déjà un homme. ”

HENRI LAVEDAN.

LE ROI DES GENDRES

Monsieur.—Est-ce que la veuve de Galfareau a de l'argent ?

Madame.—Non. Mais j'ai entendu dire que si elle se remariait, son gendre avec qui elle vit, la doterait de 25,000.

CHAPEAU et PARAPLUIE

Bouleau.—Mes excuses, mon cher, mais il pluvait et je n'avais pas de parapluie, j'ai vu le vôtre et l'ai pris ; vous ne m'en voudrez pas, hein !

Bouleau.—Comment donc ? Je vous dois moi-même des excuses. Vous aviez mis votre vieux chapeau et laissé le neuf à la patère. Comme je n'avais plus de parapluie et ne voulais pas mouiller mon chapeau, j'ai mis le vôtre. J'espère que vous ne vous en formaliserez pas ?



IV

Grippemonnaie.—Ce qui est bon à prendre est bon à garder. Prenons aussi ce panier de linge. (*Il s'enfuit.*)

Les **PILULES DE CELERI DE DAWSON** soulagent l'esprit, reglent et tonifient l'estomac (Dans toutes les pharmacies. et les intestins, et reconcilient avec l'existence.) 25c LA BOITE